

■ ■ ■ – Mais Susan est si touchante qu'on peine à croire qu'elle soit totalement inventée.

– J'avais quelques modèles autour de moi, c'est vrai, mais presque trop. Le mariage étant leur seul objectif, beaucoup de femmes de l'après-guerre arrêtaient leurs études après 14 ans. Elles se retrouvaient très vulnérables face au monde, partagées entre leur intelligence naturelle et leur manque de formation. Leur vie, dès lors, dépendait essentiellement de la qualité de l'homme qu'elles épousaient.

– Certains ici ont parlé d'une histoire « à la française ».

– Mais ce n'est pas le cas. Il n'y a aucun libertinage, aucune tentative de corruption de la part de Susan. Elle ne se protège pas, elle divorce, s'engage totalement, c'est l'anti-Mme de Merteuil. Paul pense du haut de ses 20 ans être le bon partenaire pour elle, il accepte son argent sans aucun cynisme. Il veut vivre une histoire originale et s'y implique corps et âme.

– Une telle différence d'âge serait elle mieux acceptée aujourd'hui dans la société anglaise ?

– Peut-être. La pression sociale diminue, les femmes sont moins dépendantes. Et votre président vit une situation comparable. Cela semble plutôt bien se passer, non ?

Difficile de donner tort sur ce point à Julian Barnes, à moins d'accorder quelque crédit aux tentatives récentes pour prêter un amant à Emmanuel Macron.

Reste que ce genre d'histoire marque, elle sera même la première et la dernière pour Paul, aucune n'ayant pu rivaliser ensuite avec le séisme émotif vécu alors. D'un bond, l'étudiant passa d'une quasi-virginité morale et physique à l'expérience d'un homme de 40 ans. Tout le savoir de la vie lui fut délivré, alors même que le comportement de Susan prenait un tour déroutant, via des sautes d'humeur et des bizarreries qu'elle ne cessa de nier avec ironie – « *le petit chéri s'inquiète !* » – avant que Paul ne comprenne qu'elle souffre elle aussi d'une profonde dépendance à l'alcool. Il se retrouva ainsi l'ainé d'un couple miné par les dénis d'une femme formée à l'école du « *Never complain, never explain* » [Ne jamais

« Quels mots pourrait-on trouver, de nos jours, pour décrire une relation entre un garçon, ou quasi-homme, de 19 ans et une femme de 48 ans ? Peut-être ces termes de presse à sensation "cougar" et "toy boy" ? Mais ces mots n'existaient pas dans ce sens

alors. (...) On pourrait penser : roman français, femme mûre enseignant l'« art d'aimer » à un jeune homme, oh la la.

Mais il n'y avait rien de français dans notre relation, ni dans nos personnes.

Nous étions anglais et n'avions donc que ces mots anglais moralisants

à notre disposition. »

(extrait de « La seule histoire »)

se plaindre, ne jamais se justifier, NDLR] et bien décidée à ne plus rien changer à sa vie. Qu'il cherchera à sauver d'elle-même des années, avec une insistance et un courage remarquables, mais avec moins de résultat encore que s'il avait cherché à s'en venger.

Car aussi libre, joyeuse et iconoclaste, aussi désireuse d'aimer et d'être aimée soit-elle, Susan garde un fil à la patte. Ce mari qui l'aimait mal et la battait parfois, faute de savoir lui faire l'amour, vit, depuis son départ, un enfer. Comme si elle souffrait de le faire autant souffrir, même si elle ne le dit jamais, allant jusqu'à nier avoir un quelconque problème avec lui, l'alcool et plus généralement la vie...

– Ne se désespère-t-elle pas de le voir enfin l'aimer, comme elle l'avait longtemps espéré ?

– Je ne dirais pas ça.

– Paul tente pourtant de comprendre pourquoi tout a si mal tourné pour eux, pourquoi il est allé jusqu'à « rendre » Susan à ses filles.

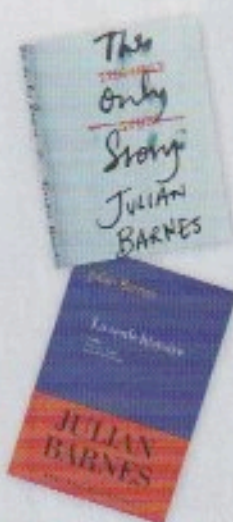
– Mais il n'y arrive pas. Pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'explication.

– Vous n'en aviez pas en tête, en écrivant le livre ?

– Absolument pas.

Il faut s'y faire : chacun meurt ici avec ses secrets, comme dans les romans de Henry James.

Barnes sait à merveille plonger des individus singuliers dans les tempêtes de la vie, comme le faisaient les écrivains anglo-saxons du siècle passé, tout en portant sur leur expérience ce regard généraliste et critique qui était la marque des moralistes français – Chamfort n'est pas pour rien deux fois cité. Une double appartenance culturelle qui donne à ses livres une profondeur très particulière. Celle d'un homme qui écrit avec patience et méthode, sans bruit ni fureur, pour mieux saisir le silence terrifiant de nos abysses ■



« The Only Story ». En français, « La seule histoire », de Julian Barnes, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin (Mercure de France, 272 p., 22,80 €).

Barnes politique

Sur le Brexit : « Est-ce qu'on pourrait arrêter avec le mantra solennel : "Le peuple a parlé" ? Le peuple a été interrogé par une élite sûre d'elle-même qui ne lui autorisait comme réponse qu'un monosyllabe : oui ou non. Un monosyllabe qui a été interprété, par une version légèrement différente de cette même élite, selon ses propres intérêts politiques et partisans. »

Sur l'Angleterre : « Ce que nous allons devenir ? Peut-être une sorte de grosse Belgique avec des valeurs quasi américaines. »

Sur Theresa May : « Croyons-nous sérieusement que Mme May construira "un pays qui fonctionne pour tous" ? A la piété de notre élite politique actuelle je préfère de beaucoup le vieux proverbe portugais : "Si la merde était précieuse, les pauvres naîtraient sans cul" » (avril 2017, *London Review of Books*).